

Québec français

Jacques et Marie, souvenirs d'un peuple dispersé

Maurice Lemire

Bande dessinée, jeux de mots, jeux éducatifs
Numéro 26, mai 1977

URI : id.erudit.org/iderudit/56693ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemire, M. (1977). Jacques et Marie, souvenirs d'un peuple dispersé . *Québec français*, (26), 62–63.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Jacques et Marie

Souvenirs d'un peuple dispersé¹

La Maison Fides vient de rééditer *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa, un roman publié la première fois dans *la Revue canadienne* de 1864-1865. Il faut se réjouir qu'une des principales oeuvres du siècle dernier soit de nouveau à la disposition du grand public. La lecture pourra peut-être surprendre parce que l'intrigue et l'écriture ont quelque peu vieilli, mais tout lecteur un peu au courant des origines de la littérature québécoise y trouvera un indéniable intérêt.

Jacques et Marie est un roman historique qui, selon la mode du temps, veut remettre en valeur l'histoire nationale en la dramatisant. Bourassa l'a écrit dans cet esprit et aussi pour combler un certain vide. Membre fondateur et premier directeur de *la Revue canadienne*, il devait pouvoir compter sur un bon feuilleton pour diffuser la revue. Il aurait été mal venu d'inaugurer cette publication qui se voulait canadienne par un feuilleton étranger. Comme les romans autochtones étaient extrêmement rares, Bourassa, pour se sortir d'embarras, décida donc d'en composer un.

Rien ne le préparait spécialement au roman. Peintre de profession, il avait étudié plusieurs années à Rome et, depuis, il s'employait à propager le goût des beaux-arts en prononçant des conférences, en donnant des cours de dessin et en rédigeant des articles. Ses idées, non plus, ne le préparaient pas au roman. Fils d'une famille très religieuse, il avait une certaine tendance au mysticisme qui se trouva accentuée par la fréquentation du peintre Overbeck à Rome. Dès son retour au Canada, il milita dans les rangs des ultramontains qui avaient alors le vent dans les voiles. Ces antécédents expliquent un peu le caractère de son roman.

Un autre facteur influe sur la composition du roman et sur le choix du sujet: l'origine acadienne des Bourassa. Natif de Lacadie, village fondé au XVIII^e siècle par des réfugiés acadiens, le jeune Napoléon avait entendu raconter des épisodes du Grand Dérangement et il en avait été vivement impressionné. Pour donner plus de consistance à ses souvenirs, il se mit à l'étude de l'histoire qui n'était malheureusement rédigée que par des anglophones comme John McGregor, James Buckingham et Thomas Chandler. Il connaissait également *The Neutral French of the Exile of Nova Scotia*, roman de Catherine R. Williams publié en 1841, et *l'Évangéline* de Longfellow. Malgré l'absence presque complète d'histoire française, il put quand même contrôler ces interprétations par les témoignages recueillis

auprès de ses proches et dans certains documents d'archives.

D'après Roger Le Moine, les ressemblances étranges avec la situation initiale des héros de Longfellow ne seraient que pures coïncidences. Ce qui est difficile à admettre, puisque M. Le Moine mentionne que Bourassa connaissait le poète américain. On pourrait convenir, sans diminuer l'auteur canadien, que Bourassa a su tirer un parti très original de son modèle. Roman historique à la Walter Scott, *Jacques et Marie* se double d'un roman de moeurs avec un nombre imposant de personnages secondaires qui reconstituent toute la société de l'époque. Sans être jamais allé en Acadie, Bourassa a recueilli une documentation volumineuse pour décrire les lieux, les moeurs et les coutumes du pays.

Une histoire pathétique

Le roman commence avec les fiançailles de Jacques Hébert et de Marie Landry qui doivent s'épouser six mois plus tard. Jacques va partir avec ses parents pour les aider à s'établir en pays français, mais il se propose de revenir dès que les circonstances le permettront. Il ne le peut malheureusement pas avant six ans à cause de la guerre. Il s'est engagé dans les forces du capitaine de Boishébert et ne fait irruption à Grand-Pré qu'au moment où les Acadiens sont prisonniers dans l'église. Il surprend alors sa fiancée en compagnie d'un officier anglais et la croit infidèle. Pendant cette longue absence, Marie a fait la connaissance de George Gordon, un lieutenant anglais, qui est tombé follement amoureux d'elle. Elle pourrait, si elle consentait à l'épouser, faire délivrer son père et conserver leur terre en Acadie. Le père Landry a même été libéré en attendant l'heureux événement. Gordon cependant réagit mal à l'apparition inopinée de son rival; il le fait emprisonner et condamner à être exécuté sur la ferme même de Marie. Au moment où vont tirer les soldats, Marie apparaît en robe de mariée et, à la faveur de l'émotion qu'elle suscite, une troupe de maquisards libère Jacques. Le père Landry, bien qu'il laisse sa fille entièrement libre de décider de son avenir, ne croit pas devoir sa liberté plus longtemps à une faveur du régime et demande à retourner avec les prisonniers. Marie rend une décision négative à Gordon et se prépare à suivre les autres déportés. Gordon prend de plus en plus conscience du rôle odieux des soldats anglais et voudrait se dissocier de leur action. Malgré la séparation, il garde son amour pour Marie et,

après de nombreuses péripéties, on le retrouve à la bataille sur les Plaines d'Abraham. C'est là que, grièvement blessé lui-même, il reconnaît Antoine, le frère de Marie, qui gît non loin de lui. Il s'empresse de le secourir et, à Jacques qui les découvre, il demande le baptême et la sépulture dans la même fosse qu'Antoine. Après avoir participé à tous les grands événements qui scellent le sort de la Nouvelle-France et avoir erré par toute l'Amérique à la recherche des siens, Jacques finit par revenir au Canada et retrouve son père mourant entre les bras de Marie. Les deux amoureux peuvent s'épouser et reprendre la culture de la terre.

Une psychologie fouillée

L'intrigue de ce roman est évidemment plus complexe que celle des autres romans historiques de l'époque. Dans un schéma de « victoire morale », la psychologie des héroïnes est habituellement assez sommaire, que ce soit chez Aubert de Gaspé, chez Joseph Marmette, ou même chez Laure Conan. Les héroïnes, inflexibles dans leur décision, n'ont pas à affronter la fameuse indécision qui les déchire. Leur détermination qui devrait être de nature à susciter l'admiration ne favorise pas l'investigation psychologique. Tel n'est pas le cas de Marie.

Sans manquer de fidélité à son fiancé, elle ne reçoit pas les hommages de Gordon sans une certaine satisfaction. Elle trouve agréable de se savoir aimée et ne peut s'en défendre malgré son amour pour un autre. Bourassa sait d'ailleurs présenter l'officier britannique avec suffisamment de nuances pour que le lecteur hésite à porter sur lui un jugement définitif. Ce jeune homme léger, qui ne songe d'abord qu'à conquérir les jeunes Acadiennes par la beauté de ses cheveux, évolue au contact des Acadiens. Il découvre des valeurs qui lui étaient jusque là inconnues. Le romancier insiste même un peu trop sur sa mentalité purement matérialiste du début. Son amour pour Marie, qui ne devait être qu'une passade, va gagner en sérieux et en tragique avec le temps, au point de lui faire prendre des moyens déloyaux pour atteindre ses fins. Toutefois, jamais Bourassa n'en fait un personnage odieux comme les autres officiers de la garnison. Toujours, même au cours d'actions condamnables, Gordon garde cette distance qui lui permet de porter un jugement sur ses actes et sur ceux de ses compatriotes.

Marie ne peut donc rester insensible à un amour semblable, malgré la foi promise à un autre et les

circonstances particulièrement contraignantes. D'une part, il ne saurait être question de remettre en cause l'amour pour Jacques, ni la fidélité à la patrie acadienne, mais, d'autre part, elle pourrait se sacrifier pour le salut de sa famille. Comme on le voit, le dilemme est parfait. Quoi qu'il arrive, elle sera atteinte dans ses sentiments et dans son âme. La décision est d'autant plus difficile à prendre, que la jeune fille connaît les motifs sérieux qui portent Gordon à agir en sa faveur. Si parfois elle ne peut résister à la tentation de l'agonir d'Injures, elle le fait bien plus pour stigmatiser la cruauté des Anglais que pour dénoncer la prétendue lâcheté de son amoureux. Le lecteur ne peut alors s'abstenir d'accorder une certaine sympathie au pauvre officier qui souffre dans ses propres sentiments pour les crimes de ses compatriotes.

Marie et Gordon ont donc une psychologie beaucoup plus fouillée que tout autre personnage que l'on peut trouver dans le roman canadien jusqu'à *Angéline de Montbrun*. Leur incertitude, leurs interrogations et leur angoisse ont une résonance qui ne peut laisser indifférent. Les autres personnages ont, en contrepartie, une psychologie assez mince. Jacques, qui est aussi protagoniste, reste plutôt dans la ligne traditionnelle du roman d'aventures. S'il multiplie les péripéties, il réfléchit peu et ne témoigne d'aucun tourment intérieur comparable à celui des deux autres.

Ces éléments très positifs du roman sont cependant mal servis par une affection particulière de Bourassa pour l'éloquence. Dans les débats, les personnages débitent souvent de véritables plaidoyers dont l'argumentation est impeccable. On pourrait citer, à titre d'exemples, la réponse de Marie à la demande en mariage de Gordon, et la réponse de père Landry au même officier quand il décide de retourner en prison. Ces longs développements, qui devaient certainement plaire aux contemporains, ont pour nous le défaut de ralentir l'action et surtout de détruire le naturel de la conversation. Leur tendance moralisatrice n'échappe d'ailleurs à personne.

Du roman-feuilleton au roman

Comme tous les feuilletons composés en plusieurs épisodes, *Jacques et Marie* comporte d'autres longueurs: des descriptions topographiques, des renseignements historiques, des considérations sur les mœurs et la morale. Tout cela aurait évidemment demandé à être retravaillé lors de l'édition en volume. Mais il semble bien que Bourassa, qui ne se considérait que comme un romancier d'occasion, n'en ait eu cure. L'édition qui parut en 1866 chez Eusèbe Senécal à Montréal ne comportait pas de retouches sérieuses. Ce n'est que vingt ans plus tard que l'auteur songea à corriger sérieusement son texte. Il avait pressenti la maison Beauchemin pour réédition et se préparait en conséquence quand il apprit que la maison Cadieux & Derome de Montréal également, sans même avoir pris arrangement avec lui, allait rééditer son roman en y apportant les corrections qu'elle jugeait bonnes. Elle poussait même le cynisme jusqu'à illustrer *Jacques et Marie* sans faire appel à Bourassa qui était l'artiste tout désigné. Au lieu d'intenter des poursuites contre ces pirates de l'édition, le romancier préféra remiser son projet aux oubliettes.

En 1900, pendant qu'il séjournait à Fall River (Mass.), il se remet sérieusement à la correction de son roman. Mais, nouvelle déveine, il apprend que la maison Granger a acquis les plaques de la

maison Beauchemin & Valois et qu'elle s'apprête à lancer une nouvelle édition, tout comme l'avait fait Cadieux & Derome. Bourassa tente cette fois de négocier et il fait enregistrer ses droits d'auteur, mais il se sent vieux et n'a plus assez de combativité pour mener la lutte jusqu'au bout. Il s'en remet alors à son fils Gustave.

Tous ces déboires découragent l'auteur de poursuivre la correction de son manuscrit. Il écrit à son fils Gustave: « Je suis d'avis. Cela (les corrections) devrait se borner à quelques rares passages, puis quelques phrases ici et là qui ne changeraient rien au caractère général de sa facture. »¹ Sur une édition de 1866, la seule qui soit encore authentique, le père et le fils se mettent donc à l'oeuvre et font des corrections, d'abord au plomb et ensuite à l'encre. Il s'agit, la plupart du temps de corrections mineures, mais on a aussi biffé certains paragraphes entiers qui alourdisaient le texte. C'est cette édition annotée de la main même de l'auteur que Roger Le Moine a eu le bonheur de retrouver et qu'il propose aux lecteurs d'aujourd'hui. L'établissement du texte posait certainement des problèmes, puisque l'édition annotée comportait deux séries de corrections, l'une au plomb l'autre à l'encre. Roger Le Moine a ainsi trouvé solution au problème: « Dans l'établissement du texte de la présente édition, nous avons rejeté une bonne partie des premières (corrections au crayon), lorsqu'elles ne pouvaient être intercalées dans le corps du texte. Par contre, nous avons retenu sans exception les secondes qui présentent un caractère nettement plus définitif. »² C'est là un compromis, puisque dans les circonstances le présentateur ne pouvait faire autrement. Mais pourquoi n'avoir pas fait édition critique? Roger Le Moine avait une occasion unique. Le texte de *la Revue canadienne*, l'édition de 1866, l'édition de Cadieux & Derome et le texte annoté d'abord au plomb et puis à l'encre offraient des variantes nombreuses comme peu de textes québécois. On eût pu aussi apprendre comment Bourassa travaillait son style et surtout comment il entendait alléger son texte. Le lecteur curieux pourra lire simultanément les éditions de 1866 et celle de 1976, mais il devra rester sur sa faim. Il faudra proposer à un étudiant de maîtrise le travail que ne s'est pas imposé M. Le Moine.

La présentation de M. Le Moine fournit tous les éléments essentiels à la lecture et à la compréhension du roman. Elle est cependant moins complète que celle que l'on trouve dans le chapitre consacré à *Jacques et Marie* dans le volume intitulé *Napoléon Bourassa, l'homme et l'artiste* publié en 1974. Il faut croire que le présentateur n'a pas voulu entrer trop avant dans des détails qui auraient pu ennuyer le lecteur moyen auquel il semble s'adresser.

Maurice LEMIRE

¹ Napoléon Bourassa, *Jacques et Marie, souvenirs d'un peuple dispersé*. Texte établi et présenté par Roger Le Moine, Montréal, Éditions Fides, 1976, 371 p. (Collection du Nénuphar).

² Napoléon Bourassa à Gustave Bourassa, Fall River, 11 février 1904. Cité par Roger Le Moine, *Napoléon Bourassa, l'homme et l'artiste*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1974, p. 129.

³ Napoléon Bourassa, *op. cit.*, p. 25.

FRANÇAIS ÉLÉMENTAIRE 2e cycle J'UTILISE MON DICTIONNAIRE de

Jocelyne Dulude-Deneault
Thérèse Pommalville-Guérin

Ce cahier présente une approche pédagogique nouvelle fondée sur la recherche dans le dictionnaire.

On y trouve plusieurs exercices donnant l'occasion d'apprendre de nouveaux mots ou de nouveaux usages de mêmes mots.

Élève..... \$4.50
Maître..... \$3.00

J'AI DU PLAISIR À LIRE de Yvette Robert-Cournoyer

Le but de ces cahiers répond aux grandes difficultés de plusieurs élèves dans l'apprentissage de la lecture et surtout à l'orthographe «piteuse» d'un très grand nombre d'entre eux.

La composition de ces cahiers est simple et laisse à l'éducateur et aux parents la chance d'aider les enfants plus positivement dans ces apprentissages de la langue.

Cahier I (64 pages)..... \$1.50
cahier II (64 pages)..... 1.50
cahier III (80 pages)..... 1.75
cahier IV (80 pages)..... 1.75
cahier V (80 pages)..... 1.75
cahier VI (80 pages)..... 1.75
cahier VII (80 pages)..... 1.75
cahier VIII (128 pages)..... 2.75
Guide pédagogique..... \$5.00
Tablette de tests..... \$1.25

J'APPRENDS À CONNAÎTRE LA LANGUE FRANÇAISE

Ce nouvel outil pédagogique se présente sous forme de situations d'apprentissage abondamment illustrées où le jeu et l'image se mêlent intimement aux exercices parfois fastidieux qui mènent à l'apprentissage d'une langue.

(4e) cahier 1..... \$4.50
(4e) cahier 2..... \$4.50
(5e) cahier 3..... \$4.50
(5) cahier 4..... \$4.50
(6e) cahiers 5 et 6 (été 1977)
Maître à paraître

J'EXPLORE LE FRANÇAIS

Savoir écrire 9 ans : \$3.95
Savoir écrire 10 ans : \$3.95
Savoir écrire 11 ans : \$3.95
Maître à paraître.



4574, rue SAINT-DENIS
MONTRÉAL H2J 2L3
TÉL.: 849-2303/9201